TRADUCTION ET DESCRIPTION DES PRATIQUES ET TERMES RELIGIEUX DANS *ISVOR*, *PAYS DES SAULES* DE MARTHE BIBESCO

Elena-Brânduşa STEICIUC
Université « Stefan cel Mare » Suceava, Roumanie

Abstract: Writing in French, Marthe Bibesco is one of the best-known Romanian authors of the 20th century whose work deals with themes such as identity, voyage, Orient versus Occident. In her novel *Isvor, pays des saules* (1923), the writer describes a Romanian village at the turn of the 19th and 20th centuries and along with various religious rituals, Marthe Bibesco gives interesting translations of religious terms, especially names of religious feasts (Easter or Christmas cycles) or magic formulas upon which this article comments.

Key-words: identity, Orient, Occident, religious feasts, magic formulas

Figure emblématique de la francophonie roumaine pendant la première moitié du XXe siècle, Marthe Bibesco a réussi par son ouvrage *Isvor, pays des saules* à « traduire l'âme roumaine », pour la faire connaître aux lecteurs du monde entier. Ce texte, paru en 1923 chez Plon, a une forte dimension ethnographique et il donne une image du paysan roumain à l'aube de la modernité, avec les pratiques et rituels chrétiens et préchrétiens qui l'accompagnent dans tous les événements de la vie : baptême, mariage, mort.

Isvor le pays des saules est l'ouvrage où Marthe Bibesco se penche plus que nulle part ailleurs sur l'imaginaire roumain. Par le biais d'un stratagème littéraire (le journal que tient Marie, la narratrice, jeune aristocrate roumaine et propriétaire du domaine d'Isvor, pendant une année entière, à l'intention d'un certain Émilien, qui l'attend à Paris ; l'incipit et la clôture sont constitués par deux lettres, l'une du Français qui demande à sa bien-aimée de le rejoindre en France ; l'autre, de Marie, dans laquelle elle lui communique sa décision finale de rester

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

dans son pays d'origine) ce volume met en lumière des traditions et coutumes roumaines, toute une mythologie qui relève d'un *modus vivendi* dont les sources se perdent dans la nuit des temps.

Divisée en cinq séquences de longueur inégale, selon les saisons qui composent l'année (*Le Printemps ; L'Été ; L'Automne ; L'Hiver* auxquelles s'ajoute *Le Renouveau,* cinquième partie) la trame narrative de ce journal est circulaire et chronologique. Elle suit l'un après l'autre les événements, majeurs ou mineurs, du calendrier paysan, organisé autour de la croyance chrétienne, mais rythmé aussi par la déesse Terre et par des cultes préchrétiens qui, dans un pays majoritairement rural, gouvernent la vie et la mort.

Comme l'exégèse l'a remarqué, l'intérêt principal de ce volume réside dans le travail d'ethnologue et de folkloriste que Marthe Bibesco y entreprend. En effet, *Isvor* dresse l'inventaire presque complet des rituels pratiqués au début du XX^e^ siècle dans un village du Sud de la Roumanie, dont les origines et les buts sont des plus divers : *Le Jeudi Noir ; Sainte-Vénus ; Le cycle de Pâques ; Les Rocmans ; La Saint-Georges des vaches ; L'Arbre de mai ; Ropotine ; « Samca », l'esprit de convulsion ; Le linge porté à la rivière ; Les Parques ; Les morts qu'on tue ; Le cycle de Noël ; Les sortilèges ; La fête de l'eau*, pour ne citer que quelques-uns des quarante-six chapitres ; la principale informatrice de cette ethnologue *sui generis* est Outza, une vieille paysanne qui l'a élevée et qui continue à travailler au manoir (où elle a le statut d'une domestique privilégiée) mais à part cela la narratrice entreprend elle-même des « enquêtes », va visiter les gens (« ses pauvres »), joue parfois le rôle d'une divinité – ce dont elle est bien consciente dans la communauté, surtout lorsqu'il s'agit d'aider les plus démunis.

On pourrait affirmer que le roman *Isvor* est un texte-frontière, où l'observation directe et la fiction font un mélange subtil, même si les puristes pourraient reprocher à Marthe Bibesco que, dans ce cas, il ne s'agit ni d'un véritable traité d'ethnologie, selon les règles d'une enquête scientifique, ni d'une fiction très solide. Par ce texte à visée principalement descriptive, l'auteure tente de familiariser un lectorat étranger (principalement français) avec les réalités roumaines à la charnière du XIX^e^ et du XX^e^ siècles. Par conséquent, ayant le statut d'un *Janus bifrons* et regardant ce qu'elle décrit en même temps de l'intérieur

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

et de l'extérieur, Marthe Bibesco ne se rapproche-t-elle pas de la condition du traducteur, obligé tant de fois de choisir entre « familiarisation » et « dépaysement » du lecteur, lorsqu'elle doit opérer le transfert d'éléments culturels parfois intraduisibles ?

Dans un ouvrage récent, intitulé *Sur la traduction. Littéralement et dans tous les sens*[1], fruit d'une riche expérience et d'une longue réflexion sur l'activité traduisante, Irina Mavrodin affirme que le traducteur doit souvent choisir entre deux options : d'une part, ne pas « choquer » le lecteur par le texte traduit, lui offrir des repères familiers dans le texte traduit, « apprivoiser » le texte ; d'autre part, maintenir un certain « dépaysement » du lecteur par rapport à l'espace culturel d'où provient le texte traduit.

Isvor pays des saules semble vouloir trouver une voie intermédiaire, car la manière dont il « traduit » les éléments relevant de l'univers culturel roumain sont intégrés dans le texte français de deux principales manières : a) accompagnés d'une description qui a comme but de les expliciter et donc de les rendre moins étrangers au lectorat français ; b) insérés dans le texte tels quels, sans beaucoup de transformations (surtout au niveau phonétique), ce qui ménage un certain niveau d'étrangeté, entraînant la curiosité du lecteur.

Comme une grande partie du schéma narratif de ce roman tourne autour du religieux, envisagé dans une perspective temporelle circulaire, notre analyse va s'occuper de la manière dont Marthe Bibesco a réussi à rendre en français une vision du monde particulière – celle du peuple roumain – , une philosophie, des pratiques et des rituels ayant peu de correspondants dans d'autres cultures.

Les fêtes orthodoxes

A. Le Cycle de Pâques

L'auteure réserve aux fêtes du calendrier orthodoxe les chapitres les plus denses de son ouvrage, à savoir : *Le Cycle de Pâques* (vol. I, p. 109-144) ; *Le Cycle de Noël* (vol. II, p. 110-138), le dernier comprenant la période qui se prolonge jusqu'après le Nouvel An. On peut y remarquer l'ampleur et la richesse de la description, qui ne perd de vue

[1] Éd. Scrisul Romanesc, Craiova, 2006, p. 26

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

aucun rituel pratiqué à Isvor, quelle qu'en soit l'origine, la forme ou le but escompté.

Comme beaucoup d'auteurs appartenant en même temps à deux ou plusieurs univers culturels et linguistiques, entre lesquels ils servent d'interface, la princesse Bibesco insère des fragments linguistiques roumains dans son texte, en règle générale donnés tels quels, ensuite traduits ou explicités. Voilà pour ce qui est du gâteau traditionnel que les Roumains mangent à l'occasion de la plus importante fête chrétienne de l'année, Pâques :

La confection de la pâque, du gâteau de fariné de blé, tel qu'Outza me le décrit, est une cérémonie pleine de mystère. Ce peuple, cultivateur de blé, trouve enfin l'occasion de manger du blé. Pour lui, il faut que l'occasion soit grande : la mort ou la résurrection ! Dans son vocabulaire noble, il nomme ce blé cinstea mesei, ce qui veut dire l'Honneur de la table. Et le maïs est nommé simplement : la nourriture de la maison, Hrana casei. [2]

On assiste dans ce petit fragment à une francisation du nom du gâteau (« pasca » devient « la pâque »), alors que les métaphores désignant les deux céréales sont rendues par des traductions fidèles, qui suivent ou précèdent leur insertion dans le texte français.

Pourtant, pour ce qui est du non moins célèbre « gâteau des morts », que les femmes d'Isvor préparent le jeudi avant Pâques (appelé « le Jeudi noir »), Marthe Bibesco garde le terme d'origine slave, *coliva,* suivi d'une explication qui prend la forme d'un dialogue entre la narratrice et sa vieille nourrice, la sage Outza :

Elle doit confectionner elle-même le gâteau funèbre, la « coliva » de son vieux, dans la maison où il a vécu, car c'est demain le Jeudi saint, le Jeudi noir, le jour où les morts boivent, mangent et se réjouissent, comme s'ils étaient vivants. Je lui demande de quoi se compose ce plat qui réveille l'appétit des défunts. Elle me répond :

- *De blé cuit et de noix pilés dans du miel.*

Je demande à la vieille :

[2] *Isvor, pays des saules,* Plon, 1923, vol. I, p. 109.

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

- *Qui mangera ce plat ?*
- *Les enfants, les pauvres, tous ceux qui en demandent.*[3]

Il en va de même pour d'autres termes du langage de la religion, qui permettent une traduction fidèle, que ce soit un seul mot ou bien un syntagme entier : par exemple, la semaine qui suit les Pâques, appelée en roumain « Săptămâna luminată » est appelée tout simplement « la Semaine lumineuse » [4] ; la romancière recourt à la même méthode pour ce qui est de la salutation spécifique à cette fête dans les communautés orthodoxes roumaines : « Christ est ressuscité ! Il est ressuscité en vérité !»[5]

Quant à un autre terme qui a donné du fil à retordre à pas mal de traducteurs – la fameuse *toaca,* terme d'origine latine, dont l'équivalent en français est *cimandre* – Marthe Bibesco se borne à l'insérer en roumain, sans le traduire, dans un passage descriptif qui rend la spécificité de cet instrument annonciateur de la messe :

Les deux voix s'unissent, la grave et l'aigue, accompagnées par ce battement forcené d'un petit marteau sur un arc de bois, sur un arc de fer, par ce bruit d'un cœur qui bat trop fort et trop vite, qu'on entend soir et matin autour des églises de ce pays-ci, la « Toaca ».[6]

B. Le Cycle de Noël

Un segment assez important du second volume d'*Isvor* est réservé à ce cycle, qui chez toutes les confessions de la religion chrétienne fête la naissance du Christ. La narratrice note consciencieusement les rituels de son village à l'occasion pas seulement de cette fête, mais aussi de toute une période qui dépasse le Jour de l'An, mentionnant les pratiques propitiatoires qui visent à attirer la bonté divine et la chance sur une personne ou bien sur toute la communauté.

[3] *Ibidem,* vol. I, p. 85.
[4] *Ibidem*, vol. I; p. 123.
[5] *Ibidem*, vol. I, p. 137.
[6] *Ibidem.,* vol. I, p. 115.

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

La veille de Noël, les enfants « vont chanter de porte en porte » [7] leurs chansons, que Marthe Bibesco appelle par une belle paraphrase, « les ballades de la Nativité », sans donner le nom particulier, celui de « colinde », dérivé du slave « kolenda », dont les Roumains désignent ces chansons. L'observatrice traduit assez fidèlement certains de ces textes, tout en gardant la forme phonique du refrain : « Léré léré loï » :

Les quatre premiers ont dit : Le Voyage.
- Quel voyage ? –Celui que fit la Vierge et Joseph son époux quand ils s'acheminèrent vers Bethléem.
Ils ont dit : La Fatigue.
- Quelle fatigue ? – Celle de Marie, lourde parce qu'elle porte le fils de Dieu dans sa ceinture. [8]

Une autre tradition, la « Sorcova » pleine de rythme et de joie (le Jour de l'An) est rendue en français par le moyen d'une explication : ce mot, d'origine probablement bulgare selon le DEX, est gardé tel quel, n'ayant pas d'équivalent en français, ensuite le sens en est rendu par une assez longue note, qui semble tirée du carnet d'un ethnologue : « baguette ornée de roses en papier peint, qu'ils portent de la main droite, avec l'air de tenir un sceptre en fleurs »[9]

Le joli texte récité par un certain « Ionel » (qui frappe la maîtresse de maison quarante fois sur l'épaule de son bâtonnet fleuri) est fidèlement rendu en français par l'observatrice enthousiasmée :

« *Sorcova ! la joyeuse*
Par-delà le printemps
Par-delà l'été
Puissiez-vous vivre
Et rajeunir
Comme un poirier,
Comme un poirier,
Comme un rameau de rosier !

[7] *Ibidem.,* vol. II, p. 114.
[8] *Ibidem.*
[9] *Ibidem.,* p. 129.

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

Forte comme le fer,
Brillante comme l'acier,
Vite comme la flèche… [10]

Après le cortège des enfants vient le tour des jeunes hommes, qui se présentent avec une charrue symbolique, « ornée d'un petit sapin, couverte de banderoles colorées et traînée par quatre bœufs blancs. »[11] L'oraison des jeunes laboureurs est rendue par une traduction en prose, même si d'habitude ces textes sont en vers et à la fin Marthe Bibesco fait des observations linguistiques concernant la manière de remercier ses visiteurs : « J'*honore* les porte-parole ; ils disent *être honoré* pour recevoir un pourboire, par délicatesse envers celui qui donne. »[12]

Dernier épisode du cycle de Noël, la « fête de l'eau » bénéficie d'une attention particulière de la part de la narratrice, avec une pointe d'humour pour tout ce jeu social qu'est la fête. Elle note que c'est « la fête de l'eau, la bénédiction de l'eau, lorsque *l'esprit de Dieu est descendu sur l'eau en forme de colombe* », insérant ainsi dans son texte la traduction très fidèle du texte saint. Dans la vision des paysans, ajoute-t-elle, « aujourd'hui l'eau du Jourdain s'est répandue sur toute la terre, à la suite d'une crue mystique. »[13]

C'est aussi l'occasion pour le prêtre du village d'entrer dans chaque maison pour donner sa bénédiction « portant l'eau du baptême et chantonnant les paroles merveilleuses », action que Marthe Bibesco rend en français fort fidèlement : « Dans le Jourdain on t'a baptisé, Seigneur ! Comme un homme mortel tu es allé vers le fleuve, Christ Empereur ! Et tu as demandé le Baptême pour l'effacement des péchés, toi qui seul es sans péchés… » [14]

Incantations et sortilèges

La traductrice *sui generis* qu'était la princesse Bibesco a préfiguré par cet ouvrage à visée interculturelle les théories de la fin du XXème

[10] *Ibidem.,* p. 130.
[11] *Isvor, pays des saules,* Plon, 1923, vol. II, p. 131.
[12] *Ibidem.*
[13] *Ibidem,,* p. 136.
[14] *Ibidem.*

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

siècle sur la portée de l'activité traduisante, car, comme Antoine Berman allait le dire plusieurs décennies plus tard, le principal objectif de la traduction est « […] d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport ou elle n'est rien. »[15]

Tout en plongeant dans ce qui fait l'essence-même de la culture roumaine, à savoir la dimension chrétienne orthodoxe, visant à tisser des liens entre cette Roumanie ancestrale et le monde occidental, rationnel et cartésien, Marthe Bibesco n'oublie pas d'en révéler d'autres aspects. Dans beaucoup de pages elle s'intéresse à des pratiques ayant trait à l'irrationnel le plus pur, à la « pensée magique », qu'elle rend en français avec un savoir-faire complet.

Plus ou moins acceptés par l'église, les sortilèges et incantations mâtinant éléments chrétiens et préchrétiens sont notés avec un brin d'humour par la narratrice, qui en donne une traduction très fidèle, sans avoir à contourner beaucoup de difficultés. Voici pour ce qui est de l'emploi moins connu du cierge de Pâques, dont la lumière « chasse les orages », guérit les bestiaux, qui sert à lutter « contre les impuretés, contre les souillures, contre l'œil malin, surtout quand il tonné, quand les éclairs aveuglants annoncent la foudre .»[16]

Les filles à marier sont particulièrement intéressées par les avantages qu'elles peuvent obtenir en utilisant ce cierge :

Pour se faire aimer, les filles qui vont à la danse font passer en grand secret la flamme du cierge pascal entre leur chemise et leur sein, tout autour de leur corps, en prononçant ces paroles magiques :

Cierge, mon petit cierge !

Comme le jour de la Résurrection fut lumineux, précieux et fêté par le s hommes, - fais que je sois à mon tour lumineuse, précieuse et fêtée par eux. –Et comme je les ai vus, ce jour-là, monter vers l'église, en foule et pressés, - fais qu'ils viennent vers moi, nombreux et se hâtant.

Et qu'avec ton aide, je sois pour eux pareille au jour de la Résurrection, – attendue, bienvenue, honorée, aimée, lumineuse et précieuse. Amen ! [17]

---

[15] Antoine Berman, *L'Epreuve de l'étranger,* Paris, Gallimard, 1984, p. 16.
[16] *Isvor, pays des saules,* Plon, 1923, vol. II, p. 126.
[17] *Isvor, pays des saules,* Plon, 1923, vol. I, p. 127.

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)

Dans le second volume d'*Isvor*, une description très intéressante est à retenir, celle de l'incantation propitiatoire de la « Paparoude ». N'ayant pas de terme en français pour la « petite fille nue, couverte seulement de feuillage » qui danse pour faire venir la pluie, selon une croyance païenne, Marthe Bibesco crée le nom « Paparoude », calque de « paparuda » en roumain, dont l'origine est bulgare, selon le DEX. La romancière ethnographe ne se limite pas à présenter le rituel, elle traduit mot par mot le « chant de la Paparoude », qui garde en français la même sonorité que dans la langue source :

Mouillez-moi, bonnes gens ! – Pour que la pluie tombe – à grands seaux d'eau renversés – sur les labours, sur les mais,- pour qu'ils poussent – plus haut que les toits des maisons, - pour que les épis – soient plus nombreux que les étoiles, - pour que els greniers à blé se remplissent – d'un bruit joyeux.[18]

***

Si traduire c'est « ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger », comme l'affirme Antoine Berman dès les premières pages de son *Epreuve de l'étranger*[19], on pourrait voir dans la figure de Marthe Bibesco un des fondateurs de cette tendance à ouvrir la culture roumaine à l'Occident. Romancière, ethnologue et traductrice en égale mesure, la châtelaine de Mogoshoaïa a compris, avant beaucoup d'autres à son époque, l'importance du métissage des cultures, de leur mise en rapport et de l'ouverture vers l'autre.

[18] *Isvor, pays des saules,* Plon, 1923, vol. II, p. 53.
[19] Paris, Éd. Gallimard, 1984, p. 16.

BDD-A5048 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:58 UTC)